

# JOURNAL DE ROUBAIX

## MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

**Propriétaire-Gérant**  
**ALFRED REBOUX**

**ABONNEMENTS:**  
Roubaix-Tourcoing, 12 mois, 12 fr.  
Six mois, 6 fr.  
Trois mois, 3 fr.  
En sus, le port et les frais de poste en sus.

Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

**Propriétaire-Gérant**  
**ALFRED REBOUX**

**ABONNEMENTS:**  
Roubaix-Tourcoing, 12 mois, 12 fr.  
Six mois, 6 fr.  
Trois mois, 3 fr.  
En sus, le port et les frais de poste en sus.

Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

Les abonnements et les annonces pour le Journal de Roubaix sont reçus:

**A ROUBAIX, aux bureaux du Journal.**  
A LILLE, à la succursale de l'Agence Havas, rue de la Gare et aux bureaux du Ministère, Grande Place (contre par les débris de l'Etat).

**A TOURCOING, rue d'Hayr, 25.**  
A ARMENTIÈRES, rue de Lille.

**A PARIS, aux bureaux de l'Agence Havas, Place de la Bourse, 8, ou rue Notre-Dame-des-Victoires, 24.**

**ROUBAIX, LE 13 MAI 1881**

**BOURSE DE PARIS**  
Services gouvernementaux

3 0/0	85 50	186 15
3 0/0 amortissable	87 00	187 50
3 0/0 amortissable nouveau	89 40	186 75
1/2 0/0	114 75	114 60
Emprunts 5 0/0	119 75	12 00

**Service particulier**

12 MAI	13 MAI	
A. Banque de France	5369 00	5125 00
Société générale	727 00	735 00
Crédit de France	1667 96	1685 99
Crédit lyonnais	217 00	228 00
Crédit algérien	1897 00	1712 00
Est	785 00	783 00
Orléans	845 00	845 00
Nord	1852 00	1870 00
Midi	1215 00	1230 00
Sud	1810 00	1825 00
Bourguignon	00 00	00 00
Banq. ottom. (anc.)	685 00	673 00
Banq. ottom. (nouv.)	609 00	600 00
Créd. com. (act. nouv.)	25 22 50	25 22 50
Créd. Mob. (act. nouv.)	16 47	16 77

**DEPÊCHES COMMERCIALES**

Dépêches de MM. Busch et Cie, du Havre, repêchées à Roubaix, par M. Bouteau-Grymoult.

**Havre, 13 mai.**  
Ventes 500 b. Marché calme.  
Liverpool, 13 mai.  
Ventes 10,000 b. Marché soutenu.  
New-York, 13 mai.  
New-York, 10 7/16.  
Recettes 7,000 b.  
New-Orléans low middling 76 1/2.  
Savannah 77 1/2.

**BULLETIN DU JOUR**

La déclaration du gouvernement aux deux Chambres ajoute peu de chose aux arguments contenus dans la circulaire de M. Barthélemy Saint-Hilaire. Après avoir mis en relief la solidité de nos troupes aux prises avec les difficultés du climat et d'une région inconnue, le manifeste ministériel fait espérer un dénouement prochain des opérations militaires. La partie relative aux négociations n'est pas plus explicite. Le gouvernement repousse « tout projet de conquête, toute idée d'annexion », mais on se demande alors quel genre de garanties peut prévenir le retour des agressions qui ont motivé cette campagne. Il établit que le différend n'existe qu'entre le bey et la France, et que seuls nous avons le droit de le résoudre. C'est là une fière attitude, mais les précautions diplomatiques que nous ne cessons de prendre, et non sans raison, prouvent que nos préoccupations doivent aller au-delà de l'incident ainsi limité.

Nos troupes sont en ce moment campées à une demi-lieue du Bardo, résidence du bey, située à cinq kilomètres de Tunis. D'après les dernières nouvelles, le général Bréart a l'ordre de proposer au bey, au nom du gouvernement français, un

traité dont les stipulations sont destinées à nous garantir à la fois contre le brigandage des Kroumirs et contre la mauvaise volonté éventuelle des ministres tunisiens à l'égard de nos nationaux. Si le bey refuse de consentir aux conditions qui lui seront soumises, l'occupation du palais du Bardo et de la ville de Tunis deviendra nécessaire et sera immédiatement effectuée.

M. le ministre des affaires étrangères a de nouveau et franchement déclaré aux représentants des puissances que nous n'avions aucune visée d'annexion.

D'après le Temps, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie applaudissent à notre attitude; la Russie est indifférente; l'Angleterre ne nous encourage ni ne nous approuve; elle prend acte de nos assurances et réserve les intérêts et les droits de ses nationaux; l'Italie est mécontente, mais résignée; la Turquie a tout à coup montré des velléités d'intervention, mais son action est et restera purement platonique, car elle ne s'exercera pas, si elle s'exerce, en dehors de la Tripolitaine; ou elle envoie 500 hommes pour affirmer sa domination, à laquelle aucune puissance, sauf peut-être l'Italie, ne songe à porter atteinte sur ce point.

**M. FARRE**  
COMMANDEUR DE SAINT-GREGOIRE LE GRAND

L'autre jour, le Siècle disait que le meilleur titre de M. Farre à être maintenu dans le cadre de l'activité, c'était d'avoir désenclavé l'armée.

Notre confrère aurait peut-être été moins élogieux s'il avait vu que son héros n'a pas toujours eu l'opinion du journal de M. Brisson sur les capucins. On avait pourtant souvent conté que pendant l'occupation de Rome, il était très assidu auprès des autorités ecclésiastiques. Loin, à cette époque, de détester les capucins, il les entourait de sa vénération et de ses obessions. M. Farre n'avait, il est vrai, qu'une seule idée: obtenir la croix de commandeur de Saint-Grégoire le Grand.

Dans ce but, de démarches sur démarches furent faites, et comme la distinction ne venait pas assez vite à son gré, on nous assure qu'un grand nombre d'intermédiaires furent mis en campagne. L'un d'eux eut possession d'un curieux paquet de lettres où les desirs du lieutenant colonel du génie sont manifestés sans réserve.

Elle vint enfin. Cette croix de commandeur et l'on peut voir figurer, dans l'Almanach national, le nom de M. Farre à côté de M. Devienne, de M. de Rochebout, de M. Ducros, l'ancien préfet de Lyon; de M. Chesnelong, de M. Pascal, l'ancien préfet, et de M. Baudry d'Asson. La compagnie est certes excellente, mais que va dire ce pauvre Siècle?

**LETTRE DE PARIS**  
de notre correspondant particulier

Paris, le 12 mai 1881.

La déclaration du gouvernement, dont il a été donné lecture aujourd'hui aux deux Chambres, ne paraît pas suffisamment claire, d'abord parce qu'elle affecte d'indiquer que notre expédition contre les tribus insoumises (?) est loin d'être terminée, ensuite et surtout, parce qu'en répudiant au nom de la France toute idée de conquête ou d'annexion et en ajoutant qu'il faut toutefois des gages durables à notre sûreté, elle laisse la voie ouverte à toutes les suppositions. S'agit-il d'un protectorat ou de l'occupation temporaire de la régence jusqu'à ce

que le bey soit venu à composition? La froideur qui a accueilli ce point de la déclaration, au moins au Sénat, indique que le Parlement attend, non moins que le public, les actes du gouvernement pour avoir une opinion.

L'ajournement réclamé par M. Jules Ferry au sujet de l'interpellation de M. Cunéo d'Ornano ne semble pas indiquer du reste que le gouvernement sache encore bien ce qu'il fera ou ce qu'il ne fera pas en Tunisie. Dans tous les cas, on n'aura pas d'illusion à l'étranger; nous nous proposons, sous une forme ou sous une autre, d'absorber à notre profit le gouvernement de la régence.

Or, malgré l'optimisme ministériel, il est impossible de ne pas se préoccuper des conséquences internationales de cette absorption de la Tunisie par la France. On ne nous fera pas la guerre à propos de notre entreprise actuelle, tout le monde enconvient, mais les sympathies françaises en Europe s'en trouveront diminuées, et au jour où nous aurons besoin d'alliance, nous ne trouverons personne.

Si l'Autriche, l'Allemagne et la Russie paraissent indifférentes à une extension de territoire ou d'influence de notre part en Afrique, l'Italie, l'Angleterre, l'Espagne, la Turquie, voire la Grèce, ne le sont pas. Etait-ce donc bien le moment de froisser chacun de ces Etats lorsque nous avons besoin de renouveler avec eux nos conventions commerciales sur des bases qui impliquent un concours amical?

M. Barthélemy Saint-Hilaire a beau dire, dans sa circulaire du 9 mai, que l'Europe civilisée profitera de notre protectorat sur la régence, tel n'est pas jusqu'à présent l'avis des hommes d'Etat du continent, au moins en Angleterre et en Italie. Quant à nos économistes, ils estiment que cette fois comme toujours c'est à nos dépens que nos voisins feront de bonnes affaires en Tunisie.

Les 40 millions que nous venons de dépenser pour notre expédition militaire, seront bientôt doublés par suite de notre occupation; et les chemins de fer ainsi que le mouvement commercial que nous devons chercher à établir dans la régence ne le seront-ils pas-avec dépens de l'Algérie? Toutes ces raisons diplomatiques, économiques et financières font que dans le public on est médiocrement charmé de notre mainmise sur la régence, à quelque titre que ce soit.

Ajoutez que les dégrèvements sur lesquels on comptait semblant maintenant indéfiniment ajournés, les plus values devant seulement être employées à équilibrer le budget, qui, sans elle, serait en déficit, par suite de l'accroissement de nos dépenses militaires, et vous comprendrez pourquoi nombre de députés se montrent perplexes et prévoient des comptes sévères qu'ils auront à rendre à leurs commettants à la veille du renouvellement.

Les opportunistes répondent à ces appréhensions de leurs collègues en promettant que, grâce à la conversion, on payera promptement les dépenses de l'expédition et que la politique des dégrèvements pourra être reprise dès l'année prochaine. Ces assurances n'obtiennent pas de succès.

Sait-on, en effet, en supposant que la prochaine Chambre soit favorable à la conversion, si les circonstances extérieures permettront de la faire en 1882? Il importe que, pour une pareille opération, non seulement la France, mais l'Europe entière, soit en paix. Quelqu'un est-il capable d'affirmer que d'ici à six mois

une nouvelle question turque ne surgira pas ou que la Russie ne sera pas l'objet de quelque soulèvement? Les dégrèvements basés sur la conversion sont donc une chimère, et leur abandon devient fatal aujourd'hui même de coûter cher à la politique opportuniste, à l'égard de laquelle les électeurs voudront prendre leur revanche.

Ces prévisions n'ont pas peu contribué à assombrir cette après-midi les visages des membres de la majorité et à les désintéresser de toute autre question que celle de la Tunisie. Jusqu'à la proposition Bardeux qui semblait reléguée sous le bois-seau et à plus forte raison l'élection du 9<sup>e</sup> arrondissement et le conflit entre la préfecture de police et le conseil municipal.

Il n'y a, du reste, rien de nouveau à l'égard du scrutin d'arrondissement semblant toujours disposés à ne mettre aucun obstacle à la prompt solution de la question des deux scrutins, car les deux courants contradictoires, l'un dans le sens d'un candidat républicain unique, tandis que l'autre incline pour laisser se produire tous les candidats du parti existant toujours dans le 9<sup>e</sup> et qu'il paraît peu probable que la réunion de ce soir à la salle Pétrel doivent les concilier.

Le gouvernement semble plus qu'il n'a jamais décidé à faire passer le plus tôt possible son projet de réorganisation de la préfecture de police, sans tenir compte de l'opposition de la République française et de ses amis de l'Union républicaine.

Le conseil des ministres s'est, dit-on, occupé du vote par lequel le conseil général de la Seine a alloué une subvention de 300 fr. en faveur du congrès anticlérical. M. Jules Ferry a fait observer que, par ce vote, le conseil avait dépassé ses attributions, attendu qu'il constituait une manifestation politique d'autant plus illégitime qu'elle constituait une attaque contre la religion professée par la majorité des Français et l'emploi dans un intérêt parti des fonds fournis par les contribuables sans distinction de croyance.

Très-bien! a répondu, l'un des collègues du ministre de l'Instruction publique, mais alors vous concluez à l'annulation du vote. Le président du conseil n'a pas répondu.

Quelques officieux prétendaient cette après-midi dans les couloirs de la chambre, que si le conseil n'avait pas pris de résolution au sujet du vote dont il s'agit, c'était pour éviter de passionner les séances du Congrès anti-clérical, qui s'ouvre aujourd'hui, mais que l'affaire reviendrait ces jours-ci en conseil des ministres.

Je ne le crois pas, car c'est pour le coup que MM. Louis Blanc, Lokroy, Clémenceau, A. Naquet, tous députés en même temps que membres du congrès et possesseurs de journaux, feraient un beau sabbat.

A la petite bourse d'hier soir, de grosses réalisations avaient fait perdre à nos rentes le terrain qu'elles avaient gagné dans la journée. La bourse d'aujourd'hui a confirmé ces dispositions, et bien que les offres aient été facilement absorbées par les demandes, la baisse n'en a pas moins eu le dessus. Le 3 0/0 est en baisse de 17 centimes à 85.77; l'amortissable ancien de 12 centimes à 86.87; l'amortissable nouveau de 7 centimes à 85.50; le 5 0/0 de 10 centimes à 119.95.

Après Bourse, le 5 0/0 fait 120.02. Quant aux valeurs, leur attitude en général a laissé à désirer. L'approche de la liquidation de quinzains détermine

beaucoup de spéculateurs à liquider dès à présent leur position en vue de la cherté probable des reports. Le bilan de la Banque qui accuse une augmentation de 1,820,180,83 dans l'encaisse a été sans influence sur le marché. L'Italien clôture à 90.40. Le Turc à 16.55; l'Egyptienne à 391.55 et la Banque ottomane à 635.

**NOUVELLES MILITAIRES**

Par décision ministérielle du 9 mai 1881. MM. les généraux dont les noms suivent ont été nommés inspecteurs généraux permanents de cavalerie avec résidence savoir:

M. le général de division Charlemagne, à Dijon.  
M. le général de brigade L'Hôte, à Commercy.  
M. le général de brigade de Sonis, à Limoges.  
M. le général de division du Preuil, à Compiègne.  
M. le général de division Carrelet, à Marseille.  
M. le général de division Michel, à Alger.

M. le capitaine Tarpel du 1<sup>er</sup> escadron du train des équipages militaires est détaché à la direction de Vincennes.  
M. Giry, lieutenant au 11<sup>e</sup> escadron du train des équipages militaires passe au 1<sup>er</sup> escadron du dit train.

**ARMÉE TERRITORIALE.**  
M. Teulade, chef de bataillon au 5<sup>e</sup> régiment territorial d'infanterie (Aras), passe au 4<sup>e</sup> de même arme.  
M. Cordonnier, sous-lieutenant au 74<sup>e</sup> régiment territorial d'infanterie, passe avec son grade au 1<sup>er</sup> régiment de même arme.

**Le volontariat d'un an**  
Le ministre de la guerre vient, par une circulaire n° 215, adressée aux gouverneurs militaires de Paris et de Lyon et aux généraux commandant les corps d'armée, de donner des instructions très précises relatives aux examens.

Tous les candidats devront être convoqués pour le 29 août, à huit heures du matin; ne seront admis à l'examen écrit que les jeunes gens reçus par les conseils de révision, lesquels siégeront du 1<sup>er</sup> juillet au 27 août.

La demande doit être rédigée sur timbre de 80 c. et accompagnée de l'autorisation du père ou du tuteur, d'un certificat d'identité délivré par le commissaire de police et de l'acte de naissance.

Le texte de la dictée sera lu publiquement à haute voix, puis dicté et lu de nouveau. Il sera accordé cinq minutes pour la correction.

Les copies, une fois ramassées, le problème sera donné.

Les candidats auront une heure et demie pour cette partie de l'épreuve. Dans la correction, celle-ci, entant deux éléments d'application; le raisonnement et l'application des règles.

Les erreurs matérielles, dans les opérations, doivent être comptées d'une manière moins sévère que les fautes de raisonnement.

Le 8 septembre au plus tard, les présidents de commissions envoient au ministre, par lettre chargée, un état exclusivement numérique, indiquant le classement par le nombre de points obtenus. D'après ces résultats, le ministre, après avoir examiné l'ensemble de l'opération dans toute la France, déterminera le minimum de points indispensables pour l'admission orale. Ce chiffre sera publié au Journal officiel, et les préfets feront parvenir des lettres individuelles de convocation.

Les examens sont publiés. La durée de l'interrogation est d'une demi-heure; 15 minutes par les matières de l'enseignement primaire; 15 autres minutes pour les connaissances professionnelles.

**BULLETIN DU TRAVAIL**

M. Vanuffel, maître menuisier à Lille, écrit à un de nos confrères pour le prier d'annoncer que, ne faisant pas partie de la Chambre syndicale des patrons, son atelier n'a jamais été fermé.

qu'elle donne, la considération qu'elle promet.

— Oui, a-t-il répliqué amèrement, tout cela peut empêcher qu'on ne devienne fou... mais c'est tout et encore il y a des moments où je crois l'être... où je le suis!

Il a gardé le silence pendant quelques secondes, secouant les guides comme par distraction et tournant la bouche de son cheval, qui n'avait pas besoin d'être excité. Il n'a pas paru s'apercevoir d'abord que la bête s'immobilisait et gagnait à la main, — et il a repris:

— Vous avez vu d'Éblis ce matin?

— Oui, il me quittait quand vous m'avez rencontré.

— Ah! — quel brave homme n'est-ce pas!

Je répondais: « Oui d'un simple signe de tête; il m'a regardé ».

— Vous êtes bien pâle, mademoiselle... j'en ai déjà remarqué. Est-ce que vous êtes souffrante?

— Non.

— Il a eu sur les lèvres un méchant sou rire, et, comme s'il l'eût fait exprès, il a de nouveau secoué les guides sur les reins du cheval, qui s'est décidément affaibli. Nous étions empressés. Le cheval dans sa course furieuse et désordonnée, a failli nous briser contre les barres de l'avenue à tourné violemment sur sa droite, et s'est lancé à toute vitesse sur un chemin public qui aboutit, je me l'imagine pas, à un travail ménagé sur le bord de la rivière très-escarpée en cet endroit.

M. de Louvercy essayait de calmer son cheval, le main et de la voix; mais il n'y réussissait pas; nous courions toujours comme des fous, les arbres défilant comme des visions; j'apercevais une sorte de vertige... nous touchions à l'extrémité du chemin, et nous apercevions déjà les matras de la rue de la Vierge, dans le sillage de M. de Louvercy, qui se tournait vers moi.

— Mademoiselle Charlotte, n'a-t-il dit

la préoccupation, c'était de sauver à ses yeux ma dignité de femme et aussi de dominer le mouvement de basse jalousie presque sévère formé en si fort contraste avec sa légèreté, au moins apparente. — Vous ne répondez pas?

— C'est que je cherche mes mots... mais non ma pensée; car ma pensée n'hésite pas... Je crois donc, monsieur, qu'il y a un homme et un fort bon, qui puisse attacher Cécile, la réformer dans ses petits défauts, développer encore ses grandes qualités, en faire enfin une femme honnête, fidèle et heureuse, c'est vous.

Il s'est incliné profondément, — puis, après une pause:

— Enfin... vous l'aimez beaucoup n'est-ce pas?

— Beaucoup.

— C'est un grand éloge... Je vous remercie, mademoiselle... je la rejoins avec une absolue confiance de votre main.

Nous nous étions rapprochés du château; il en a repris le chemin après m'avoir encore remercié et salué du geste et du regard; pour moi, dès qu'il a été loin de ma vue, je me suis assise sur un des bancs de l'allée, car, après m'être soutenue pendant cet entretien par un effort de courage et de fierté, je sentais la terre se dérober sous moi.

Tout était dit: dès cet instant; ma pauvre vie était manquée; mon cœur de vingt ans portait une blessure qui me suffoquerait.

Mais comment comprendre de la part d'un homme d'honneur, d'un homme de goût, une démarche semblable par quelle inspiration secrète, par quel sentiment barbare à celle qui lui fit distiller dans mon cœur le poison de la jalousie? Je sentais impossible de le concevoir, tant de ce que je lui avais dit, et de ce que je sentais à cet égard qu'il m'obligeait de me supplier de lui pardonner.

De ses premières paroles, j'ai eu le premier coup reçu, je n'ai plus eu qu'une seule

préoccupation, c'était de sauver à ses yeux ma dignité de femme et aussi de dominer le mouvement de basse jalousie presque sévère formé en si fort contraste avec sa légèreté, au moins apparente. — Vous ne répondez pas?

— C'est que je cherche mes mots... mais non ma pensée; car ma pensée n'hésite pas... Je crois donc, monsieur, qu'il y a un homme et un fort bon, qui puisse attacher Cécile, la réformer dans ses petits défauts, développer encore ses grandes qualités, en faire enfin une femme honnête, fidèle et heureuse, c'est vous.

Il s'est incliné profondément, — puis, après une pause:

— Enfin... vous l'aimez beaucoup n'est-ce pas?

— Beaucoup.

— C'est un grand éloge... Je vous remercie, mademoiselle... je la rejoins avec une absolue confiance de votre main.

Nous nous étions rapprochés du château; il en a repris le chemin après m'avoir encore remercié et salué du geste et du regard; pour moi, dès qu'il a été loin de ma vue, je me suis assise sur un des bancs de l'allée, car, après m'être soutenue pendant cet entretien par un effort de courage et de fierté, je sentais la terre se dérober sous moi.

Tout était dit: dès cet instant; ma pauvre vie était manquée; mon cœur de vingt ans portait une blessure qui me suffoquerait.

Mais comment comprendre de la part d'un homme d'honneur, d'un homme de goût, une démarche semblable par quelle inspiration secrète, par quel sentiment barbare à celle qui lui fit distiller dans mon cœur le poison de la jalousie? Je sentais impossible de le concevoir, tant de ce que je lui avais dit, et de ce que je sentais à cet égard qu'il m'obligeait de me supplier de lui pardonner.

De ses premières paroles, j'ai eu le premier coup reçu, je n'ai plus eu qu'une seule

préoccupation, c'était de sauver à ses yeux ma dignité de femme et aussi de dominer le mouvement de basse jalousie presque sévère formé en si fort contraste avec sa légèreté, au moins apparente. — Vous ne répondez pas?

— C'est que je cherche mes mots... mais non ma pensée; car ma pensée n'hésite pas... Je crois donc, monsieur, qu'il y a un homme et un fort bon, qui puisse attacher Cécile, la réformer dans ses petits défauts, développer encore ses grandes qualités, en faire enfin une femme honnête, fidèle et heureuse, c'est vous.

Il s'est incliné profondément, — puis, après une pause:

— Enfin... vous l'aimez beaucoup n'est-ce pas?

— Beaucoup.

— C'est un grand éloge... Je vous remercie, mademoiselle... je la rejoins avec une absolue confiance de votre main.

Nous nous étions rapprochés du château; il en a repris le chemin après m'avoir encore remercié et salué du geste et du regard; pour moi, dès qu'il a été loin de ma vue, je me suis assise sur un des bancs de l'allée, car, après m'être soutenue pendant cet entretien par un effort de courage et de fierté, je sentais la terre se dérober sous moi.

Tout était dit: dès cet instant; ma pauvre vie était manquée; mon cœur de vingt ans portait une blessure qui me suffoquerait.

Mais comment comprendre de la part d'un homme d'honneur, d'un homme de goût, une démarche semblable par quelle inspiration secrète, par quel sentiment barbare à celle qui lui fit distiller dans mon cœur le poison de la jalousie? Je sentais impossible de le concevoir, tant de ce que je lui avais dit, et de ce que je sentais à cet égard qu'il m'obligeait de me supplier de lui pardonner.

De ses premières paroles, j'ai eu le premier coup reçu, je n'ai plus eu qu'une seule

préoccupation, c'était de sauver à ses yeux ma dignité de femme et aussi de dominer le mouvement de basse jalousie presque sévère formé en si fort contraste avec sa légèreté, au moins apparente. — Vous ne répondez pas?

— C'est que je cherche mes mots... mais non ma pensée; car ma pensée n'hésite pas... Je crois donc, monsieur, qu'il y a un homme et un fort bon, qui puisse attacher Cécile, la réformer dans ses petits défauts, développer encore ses grandes qualités, en faire enfin une femme honnête, fidèle et heureuse, c'est vous.

Il s'est incliné profondément, — puis, après une pause:

— Enfin... vous l'aimez beaucoup n'est-ce pas?

— Beaucoup.

— C'est un grand éloge... Je vous remercie, mademoiselle... je la rejoins avec une absolue confiance de votre main.

Nous nous étions rapprochés du château; il en a repris le chemin après m'avoir encore remercié et salué du geste et du regard; pour moi, dès qu'il a été loin de ma vue, je me suis assise sur un des bancs de l'allée, car, après m'être soutenue pendant cet entretien par un effort de courage et de fierté, je sentais la terre se dérober sous moi.

Tout était dit: dès cet instant; ma pauvre vie était manquée; mon cœur de vingt ans portait une blessure qui me suffoquerait.

Mais comment comprendre de la part d'un homme d'honneur, d'un homme de goût, une démarche semblable par quelle inspiration secrète, par quel sentiment barbare à celle qui lui fit distiller dans mon cœur le poison de la jalousie? Je sentais impossible de le concevoir, tant de ce que je lui avais dit, et de ce que je sentais à cet égard qu'il m'obligeait de me supplier de lui pardonner.

De ses premières paroles, j'ai eu le premier coup reçu, je n'ai plus eu qu'une seule

préoccupation, c'était de sauver à ses yeux ma dignité de femme et aussi de dominer le mouvement de basse jalousie presque sévère formé en si fort contraste avec sa légèreté, au moins apparente. — Vous ne répondez pas?

— C'est que je cherche mes mots... mais non ma pensée; car ma pensée n'hésite pas... Je crois donc, monsieur, qu'il y a un homme et un fort bon, qui puisse attacher Cécile, la réformer dans ses petits défauts, développer encore ses grandes qualités, en faire enfin une femme honnête, fidèle et heureuse, c'est vous.

Il s'est incliné profondément, — puis, après une pause:

— Enfin... vous l'aimez beaucoup n'est-ce pas?

— Beaucoup.

— C'est un grand éloge... Je vous remercie, mademoiselle... je la rejoins avec une absolue confiance de votre main.

Nous nous étions rapprochés du château; il en a repris le chemin après m'avoir encore remercié et salué du geste et du regard; pour moi, dès qu'il a été loin de ma vue, je me suis assise sur un des bancs de l'allée, car, après m'être soutenue pendant cet entretien par un effort de courage et de fierté, je sentais la terre se dérober sous moi.

Tout était dit: dès cet instant; ma pauvre vie était manquée; mon cœur de vingt ans portait une blessure qui me suffoquerait.

Mais comment comprendre de la part d'un homme d'honneur, d'un homme de goût, une démarche semblable par quelle inspiration secrète, par quel sentiment barbare à celle qui lui fit distiller dans mon cœur le poison de la jalousie? Je sentais impossible de le concevoir, tant de ce que je lui avais dit, et de ce que je sentais à cet égard qu'il m'obligeait de me supplier de lui pardonner.

De ses premières paroles, j'ai eu le premier coup reçu, je n'ai plus eu qu'une seule

préoccupation, c'était de sauver à ses yeux ma dignité de femme et aussi de dominer le mouvement de basse jalousie presque sévère formé en si fort contraste avec sa légèreté, au moins apparente. — Vous ne répondez pas?

— C'est que je cherche mes mots... mais non ma pensée; car ma pensée n'hésite pas... Je crois donc, monsieur, qu'il y a un homme et un fort bon, qui puisse attacher Cécile, la réformer dans ses petits défauts, développer encore ses grandes qualités, en faire enfin une femme honnête, fidèle et heureuse, c'est vous.

Il s'est incliné profondément, — puis, après une pause:

— Enfin... vous l'aimez beaucoup n'est-ce pas?

— Beaucoup.

— C'est un grand éloge... Je vous remercie, mademoiselle... je la rejoins avec une absolue confiance de votre main.

Nous nous étions rapprochés du château; il en a repris le chemin après m'avoir encore remercié et salué du geste et du regard; pour moi, dès qu'il a été loin de ma vue, je me suis assise sur un des bancs de l'allée, car, après m'être soutenue pendant cet entretien par un effort de courage et de fierté, je sentais la terre se dérober sous moi.

Tout était dit: dès cet instant; ma pauvre vie était manquée; mon cœur de vingt ans portait une blessure qui me suffoquerait.

Mais comment comprendre de la part d'un homme d'honneur, d'un homme de goût, une démarche semblable par quelle inspiration secrète, par quel sentiment barbare à celle qui lui fit distiller dans mon cœur le poison de la jalousie? Je sentais impossible de le concevoir, tant de ce que je lui avais dit, et de ce que je sentais à cet égard qu'il m'obligeait de me supplier de lui pardonner.

De ses premières paroles, j'ai eu le premier coup reçu, je n'ai plus eu qu'une seule

préoccupation, c'était de sauver à ses yeux ma dignité de femme et aussi de dominer le mouvement de basse jalousie presque sévère formé en si fort contraste avec sa légèreté, au moins apparente. — Vous ne répondez pas?

— C'est que je cherche mes mots... mais non ma pensée; car ma pensée n'hésite pas... Je crois donc, monsieur, qu'il y a un homme et un fort bon, qui puisse attacher Cécile, la réformer dans ses petits défauts, développer encore ses grandes qualités, en faire enfin une femme honnête, fidèle et heureuse, c'est vous.

Il s'est incliné profondément, — puis, après une pause:

— Enfin... vous l'aimez beaucoup n'est-ce pas?

— Beaucoup.

— C'est un grand éloge... Je vous remercie, mademoiselle... je la rejoins avec une absolue confiance de votre main.

Nous nous étions rapprochés du château; il en a repris le chemin après m'avoir encore remercié et salué du geste et du regard; pour moi, dès qu'il a été loin de ma vue, je me suis assise sur un des bancs de l'allée, car, après m'être soutenue pendant cet entretien par un effort de courage et de fierté, je sentais la terre se dérober sous moi.

Tout était dit: dès cet instant; ma pauvre vie était manquée; mon cœur de vingt ans portait une blessure qui me suffoquerait.

Mais comment comprendre de la part d'un homme d'honneur, d'un homme de goût, une démarche semblable par quelle inspiration secrète, par quel sentiment barbare à celle qui lui fit distiller dans mon cœur le poison de la jalousie? Je sentais impossible de le concevoir, tant de ce que je lui avais dit, et de ce que je sentais à cet égard qu'il m'obligeait de me supplier de lui pardonner.

De ses premières paroles, j'ai eu le premier coup reçu, je n'ai plus eu qu'une seule

préoccupation, c'était de sauver à ses yeux ma dignité de femme et aussi de dominer le mouvement de basse jalousie presque sévère formé en si fort contraste avec sa légèreté, au moins apparente. — Vous ne répondez pas?

— C'est que je cherche mes mots... mais non ma pensée; car ma pensée n'hésite pas... Je crois donc, monsieur, qu'il y a un homme et un fort bon, qui puisse attacher Cécile, la réformer dans ses petits défauts, développer encore ses grandes qualités, en faire enfin une femme honnête, fidèle et heureuse, c'est vous.

Il s'est incliné profondément, — puis, après une pause:

— Enfin... vous l'aimez beaucoup n'est-ce pas?

— Beaucoup.

— C'est un grand éloge... Je vous remercie, mademoiselle... je la rejoins avec une absolue confiance de votre main.

Nous nous étions rapprochés du château; il en a repris le chemin après m'avoir encore remercié et salué du geste et du regard; pour moi, dès qu'il a été loin de ma vue, je me suis assise sur un des bancs de l'allée, car, après m'être soutenue pendant cet entretien par un effort de courage et de fierté, je sentais la terre se dérober sous moi.

Tout était dit: dès cet instant; ma pauvre vie était manquée; mon cœur de vingt ans portait une blessure qui me suffoquerait.

Mais comment comprendre de la part d'un homme d'honneur, d'un homme de goût, une démarche semblable par quelle inspiration secrète, par quel sentiment barbare à celle qui lui fit distiller dans mon cœur le poison de la jalousie? Je sentais impossible de le concevoir, tant de ce que je lui avais dit, et de ce que je sentais à cet égard qu'il m'obligeait de me supplier de lui pardonner.

De ses premières paroles, j'ai eu le premier coup reçu, je n'ai plus eu qu'une seule

préoccupation, c'était de sauver à ses yeux ma dignité de femme et aussi de dominer le mouvement de basse jalousie presque sévère formé en si fort contraste avec sa légèreté, au moins apparente. — Vous ne répondez pas?

— C'est que je cherche mes mots... mais non ma pensée; car ma pensée n'hésite pas... Je crois donc, monsieur, qu'il y a un homme et un fort bon, qui puisse attacher Cécile, la réformer dans ses petits défauts, développer encore ses grandes qualités, en faire enfin une femme honnête, fidèle et heureuse, c'est vous.

Il s'est incliné profondément, — puis, après une pause:

— Enfin... vous l'aimez beaucoup n'est-ce pas?

— Beaucoup.

— C'est un grand éloge... Je vous remercie, mademoiselle... je la rejoins avec une absolue confiance de votre main.

Nous nous étions rapprochés du château; il en a repris le chemin après m'avoir encore remercié et salué du geste et du regard; pour moi, dès qu'il a été loin de ma vue, je me suis assise sur un des bancs de l'allée, car, après m'être soutenue pendant cet entretien par un effort de courage et de fierté, je sentais la terre se dérober sous moi.

Tout était dit: dès cet instant; ma pauvre vie était manquée; mon cœur de vingt ans portait une blessure qui me suffoquerait.

Mais comment comprendre de la part d'un homme d'honneur, d'un homme de goût, une démarche semblable par quelle inspiration secrète, par quel sentiment barbare à celle qui lui fit distiller dans mon cœur le poison de la jalousie? Je sentais impossible de le concevoir, tant de ce que je lui avais dit, et de ce que je sentais à cet égard qu'il m'obligeait de me supplier de lui pardonner.

De ses premières paroles, j'ai eu le premier coup reçu, je n'ai plus eu qu'une seule

préoccupation, c'était de sauver à ses yeux ma dignité de femme et aussi de dominer le mouvement de basse jalousie presque sévère formé en si fort contraste avec sa légèreté, au moins apparente. — Vous ne répondez pas?

— C'est que je cherche mes mots... mais non ma pensée; car ma pensée n'hésite pas... Je crois donc, monsieur, qu'il y a un homme et un fort bon, qui puisse attacher Cécile, la réformer dans ses petits défauts, développer encore ses grandes qualités, en faire enfin une femme honnête, fidèle et heureuse, c'est vous.

Il s'est incliné profondément, — puis, après une pause:

— Enfin... vous l'aimez beaucoup n'est-ce pas?

— Beaucoup.

— C'est un grand éloge... Je vous remercie, mademoiselle... je la rejoins avec une absolue confiance de votre main.

Nous nous étions rapprochés du château; il en a repris le chemin après m'avoir encore remercié et salué du geste et du regard; pour moi, dès qu'il a été loin de ma vue, je me suis assise sur un des bancs de l'allée, car, après m'être soutenue pendant cet entretien par un effort de courage et de fierté, je sentais la terre se dérober sous moi.

Tout était dit: dès cet instant; ma pauvre vie était manquée; mon cœur de vingt ans portait une blessure qui me suffoquerait.

Mais comment comprendre de la part d'un homme d'honneur, d'un homme de goût, une démarche semblable par quelle inspiration secrète, par quel sentiment barbare à celle qui lui fit distiller dans mon cœur le poison de la jalousie? Je sentais impossible de le concevoir, tant de ce que je lui avais dit, et de ce que je sentais à cet égard qu'il m'obligeait de me supplier de lui pardonner.

De ses premières paroles, j'ai eu le premier coup reçu, je n'ai plus eu qu'une seule

préoccupation, c'était de sauver à ses yeux ma dignité de femme et aussi de dominer le mouvement de basse jalousie presque sévère formé en si fort contraste avec sa légèreté, au moins apparente. — Vous ne répondez pas?

— C'est que je cherche mes mots... mais non ma pensée; car ma pensée n'hésite pas... Je crois donc, monsieur, qu'il y a un homme et un fort bon, qui puisse attacher Cécile, la réformer dans ses petits défauts, développer encore ses grandes qualités, en faire enfin une femme honnête, fidèle et heureuse, c'est vous.

Il s'est incliné profondément, — puis, après une pause:

— Enfin... vous l'aimez beaucoup n'est-ce pas?

— Beaucoup.

— C'est un grand éloge... Je vous remercie, mademoiselle... je la rejoins avec une absolue confiance de votre main.

Nous nous étions rapprochés du château; il en a repris le chemin après m'avoir encore remercié et salué du geste et du regard; pour moi, dès qu'il a été loin de ma vue, je me suis assise sur un des bancs de l'allée, car, après m'être soutenue pendant cet entretien par un effort de courage et de fierté, je sentais la terre se